

**Bernard**

**Comment**

**Château d'eau**



**ZOE**  

---

**Poche**

BERNARD COMMENT

CHÂTEAU D'EAU  
ET AUTRES NOUVELLES

Préface de Hans-Ulrich Jost

**ZOE**  

---

**Poche**

*Ce livre a bénéficié de l'aide d'une fondation privée genevoise  
et de Pro Helvetia,  
Fondation suisse pour la culture.*

Édition originale publiée sous le titre *Même les oiseaux*,  
Christian Bourgois éditeur, 1998.

À l'occasion de la présente édition, l'auteur  
a apporté un certain nombre de corrections  
et retiré du recueil la nouvelle intitulée «Faire-part».

Le texte *Les Fourmis de la gare de Berne* est paru  
aux éditions Zoé, Minizoé n° 17, 1996.

© Bernard Comment, 2020.

Pour la présente édition, © Éditions Zoé,  
chemin de la Mousse 46,  
CH-1225 Chêne-Bourg, Genève, 2020  
[www.editionszoe.ch](http://www.editionszoe.ch)

Maquette de couverture : Notter + Vigne  
Illustration : *Silhouette montagnaise du Cervin*,

© Miceking / Shutterstock.com

ISBN 978-2-88927-844-2

EPUB: 978-2-88927-859-6

PDFWEB: 978-2-88927-860-2

*Les Éditions Zoé bénéficient du soutien de  
la République et Canton de Genève,  
et de l'Office fédéral de la culture.*

## PRÉFACE

Le 22 novembre 1990, lors de la remise du prix Gottfried-Duttweiler à Vaclav Havel, Friedrich Dürrenmatt donna, dans un discours provocateur, une image insolite de la société suisse. Les habitants, dit Dürrenmatt, ont cherché la sécurité et la liberté en s'enfermant dans leur pays comme dans une prison. Et chaque citoyen emprisonné est en même temps son propre gardien. Moyennant cet enfermement collectif, les Suisses croient préserver la liberté et l'indépendance du pays. Mais, conclut Dürrenmatt, ce mouvement de repli vise encore un autre but: il s'agit de protéger le fameux secret bancaire suisse, un havre pour les fraudeurs du fisc.

La nouvelle «Château d'eau» de Bernard Comment relève d'une situation comparable: pour se défendre contre des démarches hostiles

de la Communauté européenne, les Suisses retiennent les fleuves des Alpes helvétiques, et noient ainsi leur propre pays. Comme le discours de Friedrich Dürrenmatt, le texte de Bernard Comment fait écho à une décennie de crise politique et intellectuelle amorcée en 1989. Pour mieux comprendre le contexte des nouvelles de ce recueil, il nous faut observer de plus près quelques évènements majeurs des années 1990.

En décembre 1988, deux ans avant le discours de Dürrenmatt, éclata à Berne l'affaire Kopp. Elisabeth Kopp, première femme élue au Conseil fédéral (le gouvernement suisse), se vit contrainte à démissionner. Elle avait averti son mari, l'avocat Hans W. Kopp, que le Ministère public ouvrait une enquête contre une société financière dont il occupait un siège au conseil d'administration. L'affaire mit notamment en lumière les pratiques litigieuses de la place financière helvétique.

À peine une année plus tard, le 24 novembre 1989, ce fut l'affaire des fiches qui secoua le monde politique. La police fédérale avait mis sur pied un système de surveillance qui, depuis des années, rassemblait les données personnelles de quelque 900 000 citoyens et citoyennes, surtout proches de la gauche et considérés comme politiquement dangereux.

Seulement deux jours après cette révélation, le 26 novembre 1989, une initiative pour l'abolition de l'armée fut soumise au vote populaire. Elle fut rejetée, mais à la surprise des partis et des notables politiques, plus d'un tiers des votants approuvèrent la revendication des jeunes antimilitaristes, et ce malgré la vaste campagne menée par l'armée et les partis bourgeois pour discréditer l'initiative. Sous prétexte de commémorer la mobilisation de l'armée en 1939 – le début de la Seconde Guerre mondiale! –, des rassemblements festifs furent organisés dans l'ensemble du pays. Parmi les intellectuels critiques, Max Frisch, qui publia en 1989 une nouvelle intitulée «Jonas et son vétéran». Et si les adhérents d'une armée forte gagnèrent la votation, l'armée, quant à elle, entra dans une phase confuse de réformes et de restructuration, ses effectifs progressivement réduits de 650 000 à 100 000 hommes. La vieille formule, «l'armée de milice, école de la nation», s'effritait.

Pendant ce temps, à Berlin, le mur tombait. La chute de l'Union soviétique eut des répercussions importantes en Suisse. L'anticommunisme, depuis des décennies élément fédérateur de la culture politique suisse, ne produisait désormais plus l'effet escompté. Et le bouleversement des rapports de force

internationaux généra un vide dans l'idéologie bourgeoise helvétique, momentanément désorientée.

Cette crise engendra deux mouvements contradictoires. D'une part, la droite nationaliste et souverainiste, profitant des scandales politiques mentionnés, se renforça considérablement. D'autre part, la place financière s'orienta définitivement vers le marché international. Ces deux mouvements créèrent une situation paradoxale, les uns voyant le salut dans le modèle d'une Suisse traditionaliste, tandis que les autres préconisaient un internationalisme portant sur la globalisation de l'économie et de la finance.

Le décès de Max Frisch, le 4 avril 1991, symbolisa particulièrement le bouleversement de l'époque. Peu avant, l'écrivain consultait encore les fiches que la police fédérale avait constituées sur lui. Or la lecture de son dossier raviva son esprit critique, Frisch évoquant un « État dépravé » (*verludertes Staat*): la formule fit scandale.

Au cours des recherches sur les fichiers établis par la police fédérale, on découvrit des documents concernant une organisation clandestine mise en place par le Département militaire fédéral. Il s'agissait d'une petite armée secrète prévue pour des opérations de

résistance et de sabotage dans l'hypothèse d'une occupation du pays par des forces étrangères. Cette organisation, soustraite au contrôle du parlement, ne pouvait que renforcer la méfiance de l'opinion publique à l'égard de l'État et de ses instances politiques et militaires.

Fin 1992, une votation populaire d'une importance majeure suscita de vives émotions: le 6 décembre, les Suisses refusèrent par 50,3 % des voix l'adhésion à l'Espace économique européen (EEE). Cette votation se déroula dans une atmosphère lourde de tensions et d'émotions, et son analyse fit apparaître un pays profondément divisé: la Suisse romande avait approuvé à presque 80 % l'adhésion à l'EEE, tandis que les Suisses alémaniques l'avait rejetée massivement. À la tête du camp des opposants se trouvait l'Union démocratique du centre (UDC), un petit parti dirigé de manière autoritaire par un entrepreneur fortuné, Christoph Blocher, soutenu par une poignée d'hommes d'affaires. L'UDC, en cultivant la xénophobie et un nationalisme exacerbé, entama à ce moment une ascension politique extraordinaire. Aux élections du Conseil national, le parti, petite formation totalisant 12 % des voix, prendra en 2003 la première place, avec 27 % des suffrages. L'avènement rapide de l'UDC transformait radicalement le système

politique. Les partis traditionnels, habitués à travailler ensemble dans un système gouvernemental de concordance, perdaient leur prédominance. D'autant que l'UDC ne se privait pas de dénigrer les députés des autres partis, les accusant de former « une classe politique » élitaire et déconnectée du peuple.

Aux turbulences de la politique intérieure se superposa un grave litige en politique étrangère, l'affaire des fonds en déshérence, c'est-à-dire des comptes bancaires des juifs victimes de l'holocauste. Bien que le sujet fût relevé en 1946 lors des délibérations entre la Suisse et les Alliés, le gouvernement et les banques suisses n'avaient entamé aucune démarche sérieuse pour rétrocéder ces fonds aux descendants des victimes des nazis. Il fallut rien moins que la campagne du Congrès mondial juif et de l'administration des États-Unis pour contraindre la Suisse à régler ce litige, moyennant des paiements considérables en faveur des héritiers des juifs persécutés.

Dans cette ambiance funeste, les autorités politiques organisèrent deux commémorations patriotiques: le 700<sup>e</sup> anniversaire de la Confédération helvétique en 1991, et en 1998, le 150<sup>e</sup> anniversaire de la constitution de l'État fédéral de 1848. À cette occasion, des événements et des légendes historiques furent remis

à l'honneur, mais une partie des intellectuels et artistes s'opposèrent à cette réactivation des mythes patriotiques. Cette critique, nous la retrouvons également ici et là dans les nouvelles de Bernard Comment, à travers la relecture subversive des légendes suisses. Par exemple le mythe du Gothard, château d'eau et berceau de quatre fleuves européens qui forment une croix, comme le drapeau helvétique.

Dans les débats contradictoires au sujet des valeurs patriotiques suisses apparaissaient aussi les billets de banque, en particulier le billet de 1000 francs, à l'effigie d'August Forel. Professeur de psychiatrie et auteur du livre *Les fourmis de la Suisse*, Forel faisait surtout polémique du fait que dans plusieurs de ses articles figuraient des remarques racistes ou eugénistes. Pour ne rien arranger, une des fourmis présentées sur ce billet n'est pas d'origine suisse, mais vient de Nouvelle-Guinée. En 1998, l'historien Jacob Burckhardt remplaça Forel sur le nouveau billet de 1000 francs. Mauvais choix, car Burckhardt dédaignait le système politique libéral introduit en 1848, celui-là même qu'on commémorait en 1998. Sans oublier les remarques antisémites qu'on trouve dans les écrits de Burckhardt. Même s'ils semblent anecdotiques, ces éléments étaient de nature à déstabiliser le public, qui accordait une grande

importance à la représentation emblématique des billets de banque nationaux. Afin de tenir compte de cette sensibilité, les autorités politiques avaient d'ailleurs choisi en 1914, au début de la Grande Guerre, l'effigie de Guillaume Tell pour le billet de 5 francs.

J'aimerais soulever encore un dernier événement emblématique des années 1990. Il s'agit de la présence de la Suisse à l'exposition internationale de 1992 à Séville. On trouvait à l'entrée du pavillon suisse la devise : « La Suisse n'existe pas ». Cette petite phrase suscita au parlement de violents débats, un député évoquant un « spectacle défaitiste », un autre y voyant « une honte pour notre pays ». Toutefois, on pourrait considérer ce slogan comme le résumé d'une hantise collective dont souffrit la Suisse des années 1990 : confrontée à la globalisation qui mettait en cause l'industrie d'exportation et la place financière, victime d'un profond chamboulement politique, l'« esprit suisse » était en chute libre. Il me semble que Bernard Comment, en approchant cette situation au travers de fictions paradoxales, a parfaitement traduit l'esprit de cette décennie.

Mais retournons une dernière fois aux fourmis qui prennent une place notable dans les écrits de Bernard Comment. En 1998, à l'occasion du 150<sup>e</sup> anniversaire de l'État fédéral, il

## PRÉFACE

produisit avec le cinéaste Bertrand Theubet un documentaire, *Le Pied dans la fourmilière*. On y retrouve, entre autres, l'histoire du billet à l'effigie de Forel. Une autre partie du film nous mène cependant aux immenses fortifications dans les Alpes. Ces fortifications, de « véritables villes creusées dans la roche » (« Château d'eau », p. 68), peuvent être vues comme des fourmilières humaines dans lesquelles les Suisses envisagent de se retirer pour défendre leur indépendance – une vision qui nous rappelle le discours de Dürrenmatt mentionné au début de cette préface. D'où l'interrogation comparable du narrateur de la nouvelle (*ibid.*) : « Mais qu'entend-on si farouchement préserver, dans cette conception générale de survie enfermée ? Simplement un territoire, fût-il minime, d'où l'État puisse appeler à l'aide ? Ou, plus gravement, un esprit suisse ? L'*homo helveticus* ? »

Hans-Ulrich Jost



# CHÂTEAU D'EAU

Et autres nouvelles



*Seul le retour au pays natal après une  
longue absence peut dévoiler l'étrangeté  
substantielle du monde et de l'existence.*

Milan Kundera



## LES FOURMIS DE LA GARE DE BERNE

*Si le monde existe, c'est seulement  
parce qu'il est trop tard pour calculer.*

Witold Gombrowicz

Elle remontait péniblement la rampe en provenance du passage souterrain, tirant derrière elle deux lourdes valises sur roulettes. Le «Pablo Casals» était déjà à quai, mais son départ n'était programmé que vingt-cinq minutes plus tard, à vingt heures quarante-huit, le gros des voyageurs devait encore arriver. Et une nouvelle fois, la ressemblance de Beatriz avec Nathalie m'a frappé au premier coup d'œil, plus nette à cette lumière vespérale, avec le soleil très bas qui faisait ressortir la rousseur dans le blond vénitien. Je me suis précipité pour l'aider, bien que nous nous connaissions peu, un réflexe de galanterie qui m'est